

Hubert de Voutenay

## Le diable et son train

- 1 -

### UNE GRANDE GARE...

Aux environs de quatre heures d'un après-midi d'hiver, la gare de Monteils rosissait sous la caresse d'un soleil couchant. Devant le quai désert, la voie unique, envahie d'herbes folles jaunies, étirait ses rails luisant jusqu'à l'horizon proche où ils disparaissaient dans la gueule noire du tunnel de la Châtaigneraie. De l'autre côté, la voie épousait le contour sinueux des gorges de l'Aveyron, rendues indistinctes par les ombres bleues du crépuscule.

A l'intérieur de la gare, trois ampoules jaunâtres, surmontées de réflecteurs en tôle noire, luttèrent sans grand succès contre l'obscurité, laissant l'ombre miséricordieuse masquer le délabrement du plafond.

Au fond de la salle, sur le minuscule kiosque de Rose, la marchande de journaux, une profusion de magazines apportait un air de gaieté multicolore dans cet univers voué au gris pisseux réglementaire.

Ernest, le chef de gare, boudiné dans un uniforme dont il ne parvenait plus, depuis belle lurette, à boutonner la veste, ôta sa casquette à galon rouge qu'il posa négligemment sur une pile de magazines. Son crâne dégarni mais couronné de cheveux gris en broussaille, luisait de transpiration. En dépit du froid vif de l'extérieur, le vieux poêle de fonte noire dispensait une chaleur

tropicale dans cet espace confiné. Rose était frileuse et détestait les courants d'air. Accommodant, Ernest s'efforçait de ne pas la contrarier, eu égard aux longues heures où sa conversation était sa seule distraction. Sur le fond, ils s'aimaient bien, tous les deux. Mais les interminables après-midi durant lesquels ne passaient que deux trains en semaine et un seul le dimanche, les amenaient à se quereller sans cesse, une façon comme une autre d'occuper leurs loisirs forcés.

A cette heure, c'était Rose qui parlait. C'est à dire que, comme presque chaque jour, les poings sur les hanches, elle vouait aux gémonies « eux » et « ils » - entendez par là « ceux qui s'en fichent » et « ceux qui s'en mettent plein les poches » - ainsi que d'autres aux appartenances moins bien déterminées. Sa lourde poitrine se soulevait d'indignation tandis qu'elle prenait son interlocuteur à témoin des injustices multiples qui lui étaient faites.

- N'empêche que si je n'avais pas ma retraite de fonctionnaire...

Ernest hocha la tête.

- Mmmouais ! Bien sûr ! Ce n'est pas avec ce que vous vendez...

Trop tard, il réalisa son erreur. Le faible débit de son commerce, journaux, magazines ou friandises, était pour Rose comme une épine dans le pied et un perpétuel objet de récriminations. Elle se cabra comme sous un coup de fouet.

- Parlons-en ! S'il y avait plus de voyageurs dans votre gare, sûr que je vendrais plus de journaux et de magazines !

A son tour, Ernest se sentit vexé.

- Les voyageurs ? Mais ce n'est pas moi qui suis chargé de les faire venir. Monteils est une petite gare... sur une petite ligne... Que voulez-vous que j'y fasse ? Encore heureux qu'elle existe, cette ligne... le mois dernier, « ils » en ont supprimé trois, des lignes... des lignes de desserte locale, comme « ils » disent. A Roucaïrol, il n'y a plus que des cars ! Si ce n'est pas malheureux !

Mal convaincue, Rose eut un renflement de mépris et entreprit de mettre de l'ordre dans son éventaire. Elle ramassa la casquette du chef de gare et la lui tendit d'un geste impérieux.

- En attendant, ce n'est pas avec trois voyageurs par jour que je gagne ma vie !

Ernest prit la casquette qu'il considéra d'un air morne. En se grattant l'oreille, il risqua avec quelque hésitation :

- Les jours de foire, il y en a plus...

- Vous pouvez le dire ! Une fois par mois... ! C'est la fortune assurée, pour sûr !

Ernest haussa les épaules. Décidément, il n'aurait jamais le dernier mot avec cette sacrée bonne femme. Avec juste ce qu'il fallait de respect dans la voix, il dit :

- Mais heureusement, comme vous le disiez, vous avez votre retraite. Et avec un brin de malice, il ajouta :

- C'est vrai qu'avant, vous avez fait votre carrière dans l'Administration ...

Rose se redressa vivement et lui jeta un regard suspicieux. Placidement, Ernest rajustait sa casquette sur son auguste chef.

- Dame ! J'étais dans des grandes gares, moi, fit-elle, sarcastique ! Des grandes gares avec plein de monde... Châteauroux, d'abord... et puis Limoges... ! Ah, Limoges ! Une belle ville et une grande gare, celle-là !

Peu enclin à entamer une querelle stérile, Ernest détourna les yeux, le regard perdu au loin, une expression rêveuse peinte sur le visage.

- Eh oui ! Une grande ville... mon rêve... Une grande gare avec plusieurs quais, des rails brillants à n'en plus finir, des voies multiples, des haut-parleurs, des hommes d'équipe avec des chariots électriques... Et moi, je dirigerais tout cela... Enfin... Peut-être qu'un jour...

Puis, secouant la tête comme pour en chasser de trop belles images, il demanda :

- Au fait, vous faisiez quoi ? Les journaux, comme ici ?

Flattée par l'intérêt que semblait lui porter Ernest, elle récita avec application :

- Oh non ! J'étais, comme qu'y diraient « responsable des sanitaires publics ».

- Dame-pipi, quoi, fit Ernest en riant.

Le visage de Rose s'empourpra.

- C'est ça ! Soyez grossier par dessus le marché !

-

- 2 -

## LE PETIT HOMME

C'est à cet instant précis que le petit homme apparut. Aucun de nos deux compères ne l'avaient entendu arriver mais, par la porte grande ouverte, côté ville, un souffle d'air glacial balaya la salle surchauffée. Surpris, Rose et Ernest tournèrent la tête et découvrirent avec étonnement le nouveau venu.

C'était un drôle de petit bonhomme, tout rond, d'à peine un mètre soixante de haut, qui arborait une superbe moustache rousse dont les pointes s'effilaient à l'horizontale. Il était vêtu d'un gros pardessus noir et portait un chapeau melon. Une épaisse écharpe de laine entourait son cou.

Après avoir soigneusement refermé la porte, il s'ébroua, dénoua son écharpe et ouvrit son pardessus. Une énorme chaîne de montre en or barrait son ventre rebondi. Le petit homme regarda autour de lui avec perplexité.

Rose envoya un coup de son index replié dans l'estomac du chef de gare et dit à mi-voix :

- Vous feriez mieux de vous occuper de vos clients... Il en viendrait peut-être plus ! Regardez ce drôle de bonhomme en noir, là-bas ! Il est si grassouillet qu'il pourrait presque rouler plutôt que marcher... Il a l'air de vous attendre. Vu le monde qu'il y a, c'est pas normal de le faire attendre, non ?

Ernest opina.

- Vous avez raison. J'y vais.

Très digne, il regagna son bureau et passa derrière le guichet. Le petit homme en noir s'était approché. Il ôta son chapeau. Brusquement libérée, sa chevelure hirsute explosa littéralement, auréolant son crâne d'une masse incroyable de cheveux d'un orange agressif. Réprimant un hoquet de surprise, Ernest s'enquit avec componction :

- Monsieur ? Vous désirez un renseignement ?

L'homme sourit.

- Mmmh... non, pas vraiment... ! C'est plutôt un service que je voudrais vous demander.

- Si c'est possible...

- Oh, rien de bien sorcier...

Il eut un petit rire qui, il ne sut pourquoi, mit Ernest mal à l'aise. L'homme poursuivit lentement, comme pour bien se faire comprendre :

- Voyez-vous, une dame... enfin... une jeune femme... jolie... avec une robe bleue... va entrer dans cette gare. Elle voudra prendre le prochain train... celui qui va à Limoges ! Je voudrais que vous lui déconseilliez de prendre ce train... Comme elle sera pressée, dites-lui que ce train aura du retard ! C'est tout ce que vous aurez à faire. Je me charge de la suite...

Ernest ouvrit des yeux ronds. Comment cet avorton aux cheveux rouges osait-il lui demander une chose pareille ? Tout son passé de cheminot se révoltait. Il fronça les sourcils et darda sur son vis-à-vis le regard réprobateur du maître surprenant l'élève en train de fumer dans les toilettes. Il bégaya de fureur :

- Mais... mais... ce n'est pas possible ! Je ne peux pas faire ça ! C'est contraire... heu... c'est... c'est contraire au règlement, voilà ! C'est contraire au règlement, répéta-t-il pour se conforter dans son refus. Je... je ne peux pas inventer des retards qui n'existent pas... enfin... pas toujours. Non, vraiment, ça, je ne peux pas !

Sans se fâcher, le petit homme reprit sur le ton de doux reproche d'un adulte s'adressant à un enfant contrariant.

- Voyons... il ne s'agit pas d'inventer... je vous assure. Le train pour Limoges aura du retard... vraiment un gros retard... Et puis, comme je comprends vos... hum... vos scrupules, je trouverais normal de... disons, de vous accorder une juste compensation... Je pourrais vous aider à obtenir, par exemple... ce que vous souhaitiez à l'instant... une gare plus grande...

De surprise, Ernest fit un pas en arrière.

- Quoi ? Vous avez écouté ce que je disais à la marchande de journaux ?

L'homme leva une main en signe de protestation.

- Non, non... pas du tout ! Mais je devine chez vous, chez un homme de votre valeur, une ambition bien naturelle, celle d'officier dans une gare plus grande. Vous en avez les capacités... Il serait donc injuste que vous n'ayez pas la gare que vous méritez.

Ernest eut une moue sceptique. A distance, Rose, appuyée contre le kiosque, ne perdait pas une miette de la conversation. Déjà moins indigné que curieux, Ernest questionna :

- Et vous pourriez faire cela ? Me faire obtenir une gare plus grande – il fit claquer ses doigts – comme ça, rien que parce que vous l'aurez décidé ? Et tout cela parce que j'aurai dissuadé une voyageuse de prendre le train de Limoges ?

- Que risquez-vous ? Je ne vous demande même pas d'affirmer quoi que ce soit mais seulement de paraître dubitatif quant au respect de l'horaire. Et aussitôt après, vous pourrez constater que je ne vous ai pas menti : vous dirigerez une gare plus grande.

Ernest parut ébranlé. Les sourcils creusés par la réflexion, il quitta l'abris précaire de son bureau et vint se planter devant le bonhomme qui, placidement, posa son chapeau sur le bord du guichet et se mit à examiner ses ongles.

- Tout de même, marmonna Ernest comme pour lui-même, d'habitude, j'essaie de rassurer les voyageurs... Là, il va falloir que je dissuade une personne que je ne connais pas de prendre un

train... qui aura du retard... ou peut-être pas... C'est idiot ! Ouais, c'est idiot mais... après tout... ce train, il a souvent du retard... Il en aura sans doute encore aujourd'hui... Alors, il n'y a pas grand mal à le dire...

Avec un sourire ambigu, l'homme en noir hocha la tête ce qui fit onduler sa chevelure flamboyante.

- Mais bien sûr. Allons, vous verrez, ce n'est rien ! Vous aurez seulement prévenu une voyageuse d'un retard qui, de toutes façons, va se produire. Vous n'aurez rien à vous reprocher, au contraire ! Et, par-dessus tout ça, pensez-y... une gare plus grande !

Indécis, Ernest se mordillait la lèvre. Tout de même, pensait-il, se prêter au jeu de ce parfait inconnu à l'aspect si ... particulier, et sans même savoir en quoi consiste le dit jeu... Néanmoins, la proposition, aussi insolite fût-elle, était tentante... et le risque apparemment minime...

- Evidemment, dit-il, pensif, présenté comme ça... Au fond, c'est un service que je vais lui rendre, à la dame.

Depuis un moment, Rose s'agitait. Elle ne comprenait pas pourquoi Ernest, d'ordinaire si vétilleux, semblait avaler tout rond ce que lui servait l'inconnu. Aux derniers mots du chef de gare, elle n'y tint plus. Traversant la salle avec une rapidité inattendue chez une personne de sa corpulence, elle se rua sur Ernest qu'elle se mit à secouer par la manche de sa veste, toute à son indignation.

- Mais, écoutez-moi ça ! Le voilà prêt à raconter des mensonges à une femme qu'il ne connaît même pas, tout ça pour satisfaire ses rêves de grandeur !

Puis, elle se tourna vers l'homme qui, impressionné, fit deux pas en arrière.

- Et puis vous, là ! Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle le prenne, ce train, hein ? Ce ne serait pas, des fois, pour forcer la pauvre petite à monter en voiture avec vous pour pouvoir abuser d'elle ?

Gêné, Ernest fit une tentative conciliatrice.

- Voyons, Madame Rose ! Il ne faut pas voir le mal partout...

Volant à son secours, l'homme roux se tourna vers elle et dit, d'une voix au charme ronronnant :

- Aucun mal, je vous assure. Et d'ailleurs, si vous vouliez bien collaborer, je saurai bien vous prouver ma reconnaissance... Surprise, Rose lâcha la manche d'Ernest qui rajusta sa veste d'un mouvement d'épaule. Entre ses dents, elle maugréa :

- Ouais, on dit ça !...

Poussant son avantage, le petit homme poursuivit :

- Mais pas du tout, chère Madame. Je veux dire que je vous prouverai ma reconnaissance immédiatement, par exemple en réalisant votre souhait le plus secret.

- Et, d'après vous, c'est quoi, mon souhait ?

- Mmmmh... disons.... Que vous ne soyez plus obligée de vous lever si tôt le matin à cause des journaux qu'on vous livre...

La bouche de Rose s'ouvrit toute grande. Comment avait-il pu deviner ? Passe encore pour ce grand benêt d'Ernest qui rêvait tout haut. L'autre avait pu l'entendre. mais elle ? Elle n'avait soufflé mot de ses aspirations à quiconque. Toute trace d'animosité disparue, elle dit :

- Ah ça, par exemple, vous avez vu juste ! Tous les jours, v'lan ! Six heures du matin, les journaux ! Alors que je n'ouvre mon échoppe que pour le train de onze heures. Mais comme « ils » me les laissent dehors, il faut bien que je les mette à l'abris, pas vrai ? Mais après, j'en ai pour le reste de la journée à me remettre !

Le petit homme roux se frotta les mains avec une satisfaction évidente.

- Eh bien, c'est dit ! Dès la semaine prochaine, vous n'aurez plus à vous lever si tôt.

Définitivement conquise, Rose retourna à ses journaux en disant :

- Eh bé ! Vous devez en connaître, des huiles, pour obtenir des choses comme ça !

Tout sourire, l'homme acquiesça.

- Eh oui... ! Et même plus que ça !

Et, se penchant vers le chef de gare, il chuchota :

- Attention, la voilà !

Ernest fit un bref signe d'assentiment et réintégra son bureau où il prit l'attitude affairée d'un fonctionnaire conscient des devoirs de sa tâche, faisant mine d'examiner le courrier pas encore ouvert, déplaçant divers papiers ainsi qu'un gros registre relié en toile noire.

- 3 -

## GERALDINE

La jeune femme qui venait d'entrer était blond, assez jolie et vêtue avec une certaine recherche. Son manteau gris s'ouvrait sur un tailleur bleu du meilleur goût. A son cou, un unique bijou, une perle noire pendue à une mince chaîne d'or, très discrète.

Géraldine se sentait déprimée. Rien n'avait marché comme elle l'avait souhaité. Cette escapade à la campagne dont elle s'était faite une joie... quelle erreur ! La campagne en hiver, c'est mortel. Et puis, au retour, la panne. Sa voiture immobilisée pour plusieurs jours. Et le rendez-vous de ce soir... Elle en avait accepté les règles, elle en avait bénéficié. Impossible de le remettre. Ni même d'être en retard. On ne plaisante pas avec...

Elle jeta un coup d'œil circulaire, s'arrêtant sur chacune des personnes présentes. Elle était inquiète. Fébrilement, elle consulta sa montre, leva les yeux vers la horloge accrochée au mur et poussa un soupir. Ayant reconnu le chef de gare pour ce qu'il était, ou paraissait être, elle se dirigea vers le guichet.

- Un billet... commença-t-elle tout à trac, puis, se reprenant, oh pardon, euh... bonjour Monsieur... Oui, je voudrais un billet pour Limoges... le prochain train, c'est celui de 16 heures 23 ?

Ernest empoigna le gros registre – dont l'utilité restait à démontrer du fait que deux trains seulement, un dans chaque sens, desservait la gare de Monteils – et feignit de consulter un horaire complexe.

- Voyons... euh... Limoges... départ Monteils à 16 heures 23, arrivée à Limoges à... 18 heures 10. C'est bien cela.

Il prit un ticket de carton rose qu'il composita.

- Votre billet... voilà... Cela vous fait sept euros et dix centimes...

Géraldine sursauta.

- Sept euros... ? Mais ça fait plus de quarante francs, ça !  
Boûh ! C'était moins cher la dernière fois !

- Eh oui ! Tout augmente. C'étais quand, la dernière fois ?

- Oh, je ne sais plus... en 90, je crois...

- Mmmh, évidemment... mais vous étiez encore une gamine, à cette époque.

Elle hésita :

- Oui, oui... certainement... Vous avez bien dit, dix-huit heures dix à Limoges ?

Ernest jugea le moment opportun. Il fit un clin d'œil qui se voulait discret en direction du petit homme qui, ayant récupéré son chapeau, se tenait sagement à l'écart.

- Oui. Enfin... à quelques minutes près... ce n'est pas le TGV, vous savez... !

L'inquiétude de Géraldine augmenta.

- Oh mais, j'espère qu'il n'y aura pas de retard. Il faut que je sois chez moi avant sept heures !

Forçant la note, Ernest reprit avec une bonhomie narquoise :

- Dame, avec ces omnibus... on n'est jamais sûr. Par exemple, à Tessonnières...

- Que se passe-t-il à Tessonnières ? Je croyais que le train ne s'y arrêtait plus.

- Oh macarel, que si qu'il s'y arrête ! Et même qu'il s'y arrête longtemps. Tessonnières, c'est la gare de Gaillac, alors...

- Et alors ?

- Et alors ? Eh bé, à Gaillac, y'a du vin... le vin de Gaillac. Un bon petit vin, allez ! Surtout le blanc. Il est moelleux que c'en est une bénédiction. On dirait presque une liqueur... mais un peu moins sucré tout de même...

- Mais, qu'est-ce que le vin de Gaillac, aussi bon soit-il, vient faire avec l'horaire des trains ?

Ernest expliqua :

- Eh bé, voyez-vous... c'est que le train s'arrête pour que les voyageurs aillent acheter du vin à la buvette. On le vend au litre ou à la bonbonne. Alors, s'il y a beaucoup de monde, forcément, le train prend du retard.

- Vous voulez dire que le train attend que les gens aient fait leurs courses pour repartir ?

- Eh, pôvre ! C'est comme ça par chez nous ! Et au fond, on ne vit pas plus mal qu'ailleurs...

Géraldine était effondrée. Partagée entre colère et désespoir, elle dit :

- On ne vit pas plus mal mais, en attendant, je vais arriver en retard à Limoges et ça, c'est une catastrophe. J'ai un rendez-vous avec quelqu'un... qu'on ne fait pas attendre...

Et, dans un gémissement, elle ajouta :

- Oh... je n'aurais jamais dû m'absenter...

Un peu ennuyé tout de même, Ernest prit un ton paternel pour dire :

- Allons, allons ! Ne vous bilez pas ! Tenez, pour passer le temps, allez donc acheter un journal. Y'a la marchande qui s'ennuie...

Furieuse, Géraldine haussa les épaules.

## LE CONTRAT

Alors qu'elle quittait le guichet, Géraldine vit s'approcher d'elle un petit bonhomme rondouillard, vêtu de noir, à la moustache conquérante, dont le chef s'ornait d'une chevelure ébouriffée du plus beau rouge et qui, pour compléter le tableau, tenait à la main un chapeau melon. Saisie par l'incongruité du personnage, elle sentit sa colère fondre.

Cérémonieusement, le petit homme s'inclina devant elle.

- Puis-je vous être utile, Madame ? Vous semblez contrariée...

Géraldine resta un moment sans voix, regardant avec surprise l'étrange apparition, avant de reprendre ses esprits.

- Monsieur ? ? ?... Vous disiez ?

- Je vous demandais si je pouvais vous être utile...

- C'est à cause du train. Il faut absolument que je sois chez moi avant sept heures et l'employé, là-bas, ne peut pas me le garantir.

Avec le ronronnement d'un gros matou fourré, il demanda :

- Et c'est vraiment important pour vous... ?

- Oh oui ! Très important !

Géraldine sentit l'énervement la reprendre. Toutefois, le bonhomme l'intriguait. Son accoutrement d'abord, et puis cette façon de s'adresser à elle comme s'il la connaissait. L'homme reprit :

- Mmh, je vois ! Un rendez-vous d'affaire, n'est-ce pas ? Vous êtes institutrice, je crois...

- Cela se voit tant que cela ? De toutes façons, ce n'est pas le problème. Il faut que je sois chez moi, à Limoges, avant sept heures. C'est tout !

L'homme leva une main conciliante.

- Allons, allons ! Ne vous fâchez pas ! Vous pouvez tout me dire... De toutes façons, je le sais !

Géraldine sursauta. Quelle audace, le bonhomme !

- Comment ça, vous le savez ? Vous êtes chargé de m'espionner ? C'est l'inspecteur d'Académie qui vous paie ?

- Rassurez-vous, ma chère petite ! Je ne suis payé par personne. Enfin... pas comme vous l'entendez. Il se trouve seulement que je sais les choses... comme ça !

- Vous êtes voyant ?

- Pas exactement ! Mieux que ça !

- Je n'aime pas jouer aux devinettes...

- Bah ! Qui je suis importe peu... Seulement voilà, je peux vous aider. Si j'ai bien compris, vous avez rendez-vous à Limoges, à dix-neuf heures, avec un monsieur ...

- Qui vous dit que c'est un monsieur... ?

- Une chance sur deux ! Je me trompe ?

- Mon Dieu... je suppose qu'on peut le considérer comme un Monsieur...

A cette dernière phrase, l'homme avait sursauté. Il eut un bref froncement de sourcils.

- Ne blasphémez pas, ma Chère, dit-il sérieusement. Il y a des noms qu'il vaut mieux ne pas prononcer devant moi. Ceci dit, acceptez-vous mon offre ?

- Quelle offre ? Jusqu'à présent, vous ne m'avez rien proposé. Et je me demande bien...

L'homme l'interrompit du geste et de la voix :

- Ecoutez ! Il vous faut impérativement être sur place avant que ce... que cette personne n'arrive. C'est bien cela ?

- Enfin... oui... c'est bien cela ! Vous avez une voiture ?

- Une voiture ? Que nenni ! Mais disons que je possède... certains pouvoirs...

Allons bon, pensa Géraldine, me voilà tombée sur un mystique. C'est donc avec une certaine ironie qu'elle demanda :

- Des pouvoirs ? Le pouvoir de faire venir le train plus vite ?

- Certes non ! Les chemins de fer, c'est l'Administration. Et sur l'Administration, même moi, je n'ai aucune autorité. Toutefois... en échange d'une contrepartie raisonnable, je puis vous faire être chez vous à temps pour votre rendez-vous...

- Je ne comprends pas, fit Géraldine. De quelle contrepartie parlez-vous ? Vous voulez de l'argent ? je n'ai pas grand chose sur moi... Evidemment, je peux me faire rembourser mon billet...

L'homme secoua la tête en signe de dénégation. Ses cheveux, en ondulant, semblèrent jeter des flammes.

- N'en faites rien. Il n'est pas question d'argent ! Une simple signature... un contrat, en quelque sorte.

Bon, pensa la jeune femme, il va me faire le coup de l'assurance ou quelque chose dans ce goût là. Ou alors, c'est un fou... Bôf, il n'a pas l'air bien dangereux. J'ai bien envie d'en savoir plus, ça fera passer le temps. Se composant un visage très « femme d'affaires », elle dit :

- Un contrat ? Voyez-vous ça ! Et... quel genre de contrat ? Pour parler net, vous voulez quoi, au juste, en échange de vos services ?

- Vous !

Un instant désarçonné par la brutalité de la réponse, Géraldine prit un air courroucé pour répliquer sèchement :

- Moi ? Comment ça, moi ? Pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas à vendre, moi ! Avoir une aventure avec un homme, ça ne me gêne pas outre mesure, mais pas avec n'importe qui ! Et puis d'abord, vous êtes vous regardé ?

Le rouquin leva les mains, paumes en avant, dans un geste d'apaisement.

- Calmez vous, voyons ! Vous m'avez mal compris. Il ne s'agit pas de moi. Quand j'ai dit « vous », je voulais dire que j'avais besoin de vous... ou plutôt, que mon patron avait besoin de vous...

Géraldine bondit sur place.

- Mais alors... c'est du proxénétisme, ça ! Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ? De toutes façons, vous

pouvez dire à votre patron que c'est « niet » sur toute la ligne. Votre façon de faire, c'est... c'est démoniaque !

L'homme éclata de rire.

- Vous ne croyez pas si bien dire ! Eh oui, démoniaque, c'est le mot. Et moi, je suis le Démon ! Puis, redevenant sérieux, il continua : Enfin... je suis UN démon ! Un démon de troisième rang, je vous l'accorde, mais un vrai démon... avec tous ses pouvoirs... démoniaques !

Géraldine sentit le fou rire la gagner. Sa fureur était tombée aussi vite qu'elle était venue.

- Vous ? Un démon ? Avec cette bedaine... et ce pardessus... et ce chapeau ? Et où sont vos cornes ? Pour un démon, vous faites très petit bourgeois, mon Cher.

Le rouquin parut vexé. C'est à dire que son visage passa par toutes les nuances de l'ocre au carmin avant de reprendre une couleur plus naturelle. Il fit une abominable grimace et dit :

- Gna gna gna ! Comment voulez-vous que j'apparaisse en public ? Avec une plume au chapeau, des culottes bouffantes et l'épée au côté, comme dans « Faust ». C'est ça qui serait pratique pour passer inaperçu, non ? Vous voudriez peut-être aussi le tonnerre et les éclairs... ?

Géraldine sourit.

- Bon, bon ! Mettons que je n'ai rien dit. Et... en supposant que j'accepte votre marché, je serai rendue chez moi à temps pour mon rendez-vous ?

Rasséréiné, le petit homme reprit son boniment, façon camelot :

- Garanti par contrat ! Et un contrat signé par moi, c'est du solide. Surtout que je vais bientôt monter en grade... grâce à vous. Et même, confidentiellement, avec votre... aide, je pourrai même prendre la place du vieux. Il devient gâteux, le pauvre.

- Eh là ! Je n'ai pas dit que j'acceptais. D'ailleurs, je ne sais même pas ce que vous attendez de moi en échange de... vos bons offices.

- Oh, peu de chose en vérité, pour une spécialiste comme vous. Il vous suffira de donner chaque jour une leçon d'arithmétique à mon patron. Il en a bien besoin ! Voyez-vous, l'arithmétique, ce n'est pas son fort. Faire des tours de prestidigitation, jeter un pont sur le Lot, transformer une vieille paysanne en princesse, ça, il sait le faire. Mais, résoudre un problème de maths...

- Est-ce tellement important pour lui ?

Le petit homme leva les bras au ciel.

- C'est surtout important pour les autres ! Tenez, l'an dernier, il s'est passionné pour les problèmes de robinets, de ces robinets qui remplissent des baignoires qui se vident en même temps... Vous connaissez ça puisque vous êtes institutrice. Eh bien lui, il a voulu essayer... en grand... Et on a eu des inondations catastrophiques dans toute l'Europe...

- Je m'en souviens. C'était affreux, il y a eu des centaines de morts, dit Géraldine, pensive.

- Oui. Deux cent cinquante trois exactement. Tous pour l'Enfer. Pour le Ciel, le quota d'immigration est très faible ! Et c'est moi et mes collègues qui avons dû nous en occuper... les loger... les chauffer...

Réprimant une forte envie de rire, Géraldine, imperturbable, objecta :

- Chez vous, le chauffage ne doit pas être un problème...

- En Enfer ? Détrompez-vous ! Il y fait un froid de canard. Economies d'énergie, vous comprenez... Les gens y grelottent. Et, croyez-moi, quelques millions de damnés qui claquent des dents, cela fait un raffut de tous les diables.

Il soupira :

- Mais maintenant, ce sont les trains qui l'intéressent : « Un train part d'une ville A à destination d'une ville B à 14 heures et roule à soixante kilomètres à l'heure. Un autre train quitte la ville B en direction de A et roule à quatre-vingts kilomètres à l'heure. Sachant que la distance entre A et B est de trois cent cinquante kilomètres, à quelle heure les deux trains se rencontreront-ils ? »

Vous savez ce qui va se passer ? Le plus beau cafouillage, la plus belle pagaille que les chemins de fer n'aient jamais connu s'il se même d'expérimenter... Sans compter les accidents. Des trains qui se rencontrent lorsqu'il y a une voie unique, comme ici... Vous pensez ?

Géraldine opina.

- J'imagine facilement. Mais... j'espère que vous savez ce que vous faites. Etes-vous sûr qu'il approuvera votre... initiative ?

- Bien sûr ! Il n'a pas toujours très bon caractère... Mais vous êtes jeune et jolie. Il devrait apprécier...

Elle eut un rire bref.

- Là, vous pouvez le dire !

Sans répondre, le petit homme recoiffa son melon et se mit à fouiller dans les poches de son pardessus. Il en extirpa une liasse de papiers qu'il fit mine d'examiner avec surprise. Haussant les sourcils, il prit un air innocent pour dire :

- Tiens, comme c'est drôle ! Il se trouve que j'ai justement sur moi un contrat standard, en trois exemplaires. Voyons...

Il se mit à lire en ânonnant : « Nous, Asphodèle, démon de troisième rang, agissant pour le compte du Sieur Méphistophélès na na na na.... »

- Quel nom avez-vous dit, l'interrompit Géraldine ? Le Sieur... ?

- Méphistophélès. Pourquoi, ça vous gêne ?

- Non, non... c'est juste pour savoir...

Asphodèle poursuivit sa lecture : « .... S'engage à ce que Mademoiselle Géraldine Montbazens.... »

Elle le coupa derechef :

- Vous connaissez même mon nom ?

Le petit homme bomba le torse.

- Je suis un démon, ne l'oubliez pas ! Je sais tout... enfin, presque...

- Mais moi, je ne sais pas le vôtre, Monsieur le démon.

- On m'appelle Asphodèle, à cause du piquant de mon caractère à ce qu'il paraît. Bon ! Reprenons ! « ...s'engage à ce que Mademoiselle Géraldine Montbazens soit présente chez elle avant l'arrivée de la personne qu'elle doit rencontrer. » Cela vous va ? C'est assez discret ?

- Mmmmh... oui, ça va ! Mais c'est la suite qui m'inquiète.

Asphodèle reprit sa lecture :

- « En contrepartie, Mademoiselle Géraldine Montbazens s'engage à donner chaque jour une heure de leçon d'arithmétique à Monsieur Méphistophélès jusqu'à maîtrise complète de cette discipline. » Bon ! Vous signez, là, en bas !

Géraldine eut un rire moqueur.

- Avec quoi ? Avec mon sang ?

- De l'encre rouge suffira, on n'est pas des sauvages ! Tenez, prenez mon stylo ! La plume est désinfectée.

Elle prit le stylo et apposa un paraphe illisible au bas du document. Le chapeau rejeté en arrière, Asphodèle contempla celui-ci avec une satisfaction non dissimulée.

- Voilà qui est fait, dit-il en se trémoussant d'aise. Ma mission est remplie. Le patron va être content. Démon de second rang... ça m'irait bien... surtout à cause des primes...

Vivement, Géraldine le rappela aux réalités.

- Et maintenant, vous allez me transporter chez moi... !

- Oui, dès que j'aurai exaucé les vœux du chef de gare et de la marchande de journaux.

- Ah ? parce que vous les avez embauchés aussi, ceux-là ?

Le démon – puisqu'il faut bien l'appeler par son nom – la regarda avec des yeux ronds :

- Satan m'en garde ! L'enfer est plein de gens comme eux. On ne sait plus quoi en faire. Non, simplement, pour obtenir leur coopération dans une certaine opération de... de persuasion, je leur ai promis un petit miracle. Evidemment, ce ne sera qu'un miracle de troisième rang, de portée limitée... forcément.

Géraldine fit une grimace comique.

- Je suis curieuse de voir ça, dit-elle.

Asphodèle détacha un feuillet de la liasse qu'il remit à Géraldine avec une petite courbette. Puis, il plia soigneusement les exemplaires restants qu'il enfouit dans une poche intérieure. Enfin, avec un petit salut à l'adresse de la jeune femme, il se tourna vers les deux compères qui, réunis près du kiosque, avaient assisté à la scène sans piper. Il appela :

- Monsieur le Chef de Gare... !

Ernest s'approcha à pas lents. Il se sentait mal à l'aise comme un cancre interrogé par un professeur particulièrement redouté.

- Oui, oui... me voilà !

Avec bonhomie, Asphodèle lui dit :

- Je vous ai promis une gare plus grande : vous allez l'avoir !

Si vous aviez ouvert le courrier que je vois sur votre bureau, vous le sauriez déjà.

- Le... le courrier ? Ah oui, bien sûr, le courrier...

Il fit le tour du guichet et entra dans le bureau. Sur la table traînaient les sept ou huit enveloppes et imprimés divers qu'il avait fait semblant de classer quelques instants plus tôt. Il les éparpilla et s'empara d'une enveloppe de papier bulle, d'aspect officiel. Fébrilement, il la décacheta et en sortit une feuille tapée à la machine. Il se mit à lire à haute voix :

- « *mmm mmm mmm suite à la décision prise par la direction de l'exploitation ferroviaire, conformément à l'article 12 b, paragraphe 37, alinéa 2, la gare de Monteils sera dotée d'un édicule de ... trois mètres sur trois... destiné à abriter le matériel d'entretien. En conséquence, vous voudrez bien...* » Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est une blague ?

Vaguement moqueur, Asphodèle expliqua :

- Cela veut dire que votre gare sera plus grande... comme je vous l'avais promis. Elle sera plus grande de neuf mètres carrés exactement !

Le visage d'Ernest devint rouge de colère. Presque aussi rouge que les cheveux de son interlocuteur.

- Mais... mais ma parole, vous vous fichez de moi ! C'est ça, votre promesse ?

Asphodèle sourit.

- Je ne vous avais rien promis d'autre. Quant à la surface, je ne peux pas faire mieux. Après tout, je ne suis encore qu'un démon de troisième rang...

Alarmée par la tournure que prenaient les prétendus miracles du petit homme roux, Rose s'approcha, le regard chargé d'orage.

- Et ce que vous m'avez promis à moi ? Que mes journaux seraient livrés plus tard ?

Se tournant vers elle, Asphodèle leva un doigt sentencieux.

- Ce que je vous ai promis, c'est que vous n'auriez plus à vous si tôt à cause de vos journaux...

- C'est la même chose... !

- Voire ! De toutes façons, le téléphone va sonner...

Rose haussa le ton.

- Mais je m'en fiche, moi, que le téléphone sonne. Répondez plutôt à ma question !

Sans se départir de son calme, Asphodèle pointa l'index vers le téléphone mural qui « décorait » de sa masse noirâtre le mur du bureau d'Ernest.

- La réponse va arriver par le téléphone.

A peine une seconde plus tard, le grelottement d'une sonnette se fit entendre. Ernest, encore tremblant de fureur, se précipita pour répondre.

- Allo ! Oui... lui-même... Madame Rose ?... Oui, elle est juste à côté de moi... mmmh, mmmh... Quoi ? Et vous voulez que je lui dise ça ? Comme ça ? Oh macarel ! Eh bé !... Bon, bon... ben... je vais le lui dire.

Il raccrocha, regardant fixement le mur, sans oser se retourner. Rose, qui était entrée, se cramponna à son bras.

- Et alors ? Qu'est-ce que c'était, questionna-t-elle anxieusement ?

Ernest se tourna lentement vers elle et c'est tout aussi lentement qu'il répondit :

- C'est la R.G.P.... la Régie Générale de Presse... Ils disent... ils disent que votre chiffre d'affaires est trop faible et

qu'ils suppriment ce point de vente. A partir de la semaine prochaine, on ne vous livrera plus rien, plus rien du tout !

- Oh ça, par exemple !

Médusée, Rose laissa retomber ses bras le long de son corps. Le choc était rude. Elle se sentait anéantie. Et puis soudain, les dernières paroles d'Asphodèle lui revinrent en mémoire. Son teint, déjà fleuri d'ordinaire, vira à l'écarlate. Elle se tourna vers l'homme roux :

- Et vous, là ! Vous êtes content de vous, hein ? C'est vous qui avez manigancé tout ça !

Asphodèle haussa les sourcils en une mimique moqueuse :

- Le souhait, c'est vous qui l'avez formulé, chère Madame, pas moi ! Moi, je n'ai fait que l'exaucer. Vous ne vouliez plus vous lever tôt, eh bien maintenant, vous pourrez faire la grasse matinée.

In petto, Géraldine cita un vieux proverbe espagnol : « *Pour déjeuner avec le diable, munis-toi d'une longue cuillère !* » Elle regarda Asphodèle, partagée entre l'amusement à voir la mine ahurie d'Ernest et de Rose, et ses propres craintes. S'adressant à lui, elle dit :

- Quoi qu'il en soit, l'heure s'avance et je suis toujours ici. Alors, qu'allez vous faire ?

Il secoua la tête en souriant :

- Attendez, rien ne presse ! Vous avez tout votre temps. Et, d'ailleurs, le train va être là d'une minute à l'autre. Il est à l'heure, pour une fois. Vous avez votre billet. Vous n'aurez plus qu'à monter dedans !

Mi amusée, mi fâchée, Géraldine se planta devant Asphodèle et dit en le regardant dans les yeux :

- Mais, si je prends le train, vous n'aurez pas rempli votre part du contrat. Vous n'aurez rien fait pour moi !

Sans se démonter, Asphodèle énonça avec une patience appuyée :

- Je me suis engagé à ce que vous soyez à temps à votre rendez-vous. Vous y serez ! Alors, de quoi vous plaiguez vous ?

Avec une ironie contenue, Géraldine répliqua :

- Oh, je ne me plains pas. Seulement... pour votre avancement... je crains que vous n'ayez à attendre quelques temps encore... parce que, voyez vous, mon rendez-vous, c'est avec un certain Méphistophélès qu'il est pris.

Le petit homme fit un tel bond que son chapeau roula à terre.

- Quoi ? Vous auriez traité directement avec le patron ? Non, ce n'est pas possible ! Il ne m'aurait pas fait ça !

- Mais si, mais si... Et fort aimablement, ce « Monsieur », votre patron, m'a octroyé la jeunesse et la beauté pour prix de mon enseignement. Quel âge me donnez-vous ? Vingt-quatre ou vingt-cinq ans ? J'en ai soixante-dix... ou plutôt, je les avais avant de l'avoir rencontré. Un diable charmant, si, si... vraiment. Et de plus, il fort bel homme ce Méphisto. Ah, j'entend mon train qui arrive...

Furieux, Asphodèle ramassa son chapeau qu'il enfonça sur sa tête au point de s'en décoller les oreilles et se mit à trépigner en poussant des cris aigus.

- Ce n'est pas de jeu, ce n'est pas de jeu ! C'est moi qui doit embrouiller les gens, pas le contraire. Vous, vous avez triché ! Vous saviez tout depuis le début... ALLEZ AU DIABLE !

Et tandis que le petit homme en noir disparaissait dans un nuage pourpre et dans une forte odeur de soufre, Géraldine, en riant aux éclats, lui jeta en guise d'adieu :

- C'est bien ce que je vais faire... !

Fin

